

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 13

Artikel: L'homme sauvage : [1ère partie]
Autor: Tissot, Victor
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-212966>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La puce en colère prit le pou par les cheveux
Le jeta par terre et lui creva les yeux.

Celle-ci est en patois, elle m'a été transmise
de ma bisaïeule qui était originaire de Buttes
dans la Comté de Neuchâtel.

La damà dé Brot
Qu'est schaita au pacot
Que y a payin on crot
Por la sayi fro.

Lé tet que l'est
Té défouai.

Lorsque j'étais enfant, les jeunes garçons se
taillaient des sifflets aux branches des saules, à
la sève du printemps. Pour détacher plus faci-
lement l'écorce de son bois, ils frappaient à
petits coups, du manche de leurs couteaux, sur
leur genou, la partie à détacher, en chantant
sur un rythme lent et très gravement cette es-
pèce de mélodie :

Busse, busse busse, y est
Busse, débousse mon subiet
Se te te débousse bin
T'erra dou bon vin,
Se te te débousse man
De la pece de tzevau.

J'ai entendu la même antienne dans un patois
à peine différent au centre de la France, dans
un coin perdu du Bourbonnais, où j'ai fait un
séjour lorsque j'étais jeune. Cela m'avait telle-
ment surprise que je m'en suis toujours souve-
nue. N'est-ce pas curieux et intéressant ? Pro-
bablement que ce sont des pauvres Engnenois
réfugiés dans le Jura Vaudois que nous est
venue cette coutume. Là-bas les fillettes ont
aussi leurs jeux, leurs rondes et leurs rimes,
comme celles-ci ci-dessous :

Din do dan don
Les quatre carillons,
Les filles de Châtillon
N'ont point de cotillons,
Les menuisiers d'Essaz
Li ô-z-en feront de bois
lé à toi.

Torchi torcha
Bruli brula
Braisais braisière
Cloqui cloquant
Boiteux derrière
Boiteux devant
va-t-en.

Un I un L
Ma tante Michelle
Les pois cornus
Les feuilles nouvelles
Les raisins doux
Pour nous itou
Si j'en avais
J'en sucerais

Par mon petit vrillon vrillet, alouette.

Une toute vieille du Plat de la Praz, qui vous
salue bien.

TSEIN ET TSEIN

Lou receveu de passavé on demeindze
dévân tsi on dai pllié retse païsan daô district.

Vouaiqué on tsein de râva, pas pllié gros
qu'on derbon, mâ asse crouïé qu'on protireu
dai z'autro iadzo que sailli daô courti, que
s'accrotsé à la culotte daô receveu et que la bins-
tout tota defrepeneïe.

Lo receveu sacrait qu'on dibliaô. Lo païsan
arrevé et fâ :

— Alo, qu'y a le dinse ? Que vaô dèrè tot ce
trafi ?

— L'est voutra tsaravouté de bîtes, pardi, lai
repond lo receveu, einradzi. On dai lai teni à
l'attatsé lai bîtes féroces ! Vo s'arai de mè no-
vallès.

— Acuta-mé, Monsu lo Receveu, l'ai de lo
païsan, quand ié fé ma déclarachon d'impou,
y'avé marca : « Chien de garde » ; Dinse tsacon

arâi su que falliâi passa aô lardzo. Mâ vo z'eïn
biffâ « Chien de garde » po mettèr : « Chien de
luxe ». Nion ne sè paô mauffiâ. X.

Pensées

La patrie est comme tous les autres biens ; on
n'en apprécie la valeur que lorsqu'on vient à
la perdre.

De toutes les formes de gouvernement, le
principe pervers est le même : l'ambition
personnelle.

Les idées absolues sont l'indice certain d'un
esprit borné.

L'œil qui épie est bien près de la bouche qui
ment. J. MULHAUSER.

Au marché. — Figurez-vous, Madame Louise
disait une acheteuse à une paysanne, que mon
fils a remporté un prix à son dernier concours.

— Ah ! je comprends vos émotions, lui répon-
dit celle-ci, j'ai passé par là quand notre porc a
remporté un prix à la dernière exposition d'a-
griculture. — G. B.

Ces enfants. — Suzi, à qui sa maman a déjà
parlé du paradis, a reçu pour sa fête une jolie
poupée. Mais en voulant la prendre elle la laisse
tomber et la pauvre poupée se décapite. Alors,
l'enfant, désolée, les mains croisées, les yeux
levés vers le plafond soupire et dit, tristement :
« Encore un petit ange au ciel ! »

Sur un barbier rimailler.

Le Parnasse, frater, n'est point dans ta boutique ;
Ecorchant le français, non moins que la pratique,
En vain, à chansonner tu trouves des appas,
Ton rasoir a le fil que la plume n'a pas,
Et des hommes de goût qui lisent tes ouvrages,
Tu peux avoir le poil, mais non point les suffrages.
PETIT-SENN.

Recettes

Contre la sciatique. — Frictionnez-vous deux
fois par jour avec le liniment suivant, vigoureu-
sement agité, avant de s'en servir :

Huile d'olives 125 gr., essence de térébenthine
30 gr., ammoniaque liquide 15 gr., teinture de can-
tharide 6 gr.

Ce liniment doit être préparé chez un pharma-
cieur.

Douleurs d'oreilles. — On calme rapidement les
douleurs d'oreilles par l'application sur l'oreille
d'un petit sachet rempli de grains d'avoine très
chauds. On renouvelle les sachets lorsqu'ils sont
froids.

Bœuf à la mode. — Piquez de gros lard et de
deux gousses d'ail une rouelle de bœuf ; mettez-la
mariner pendant deux jours avec de l'huile d'olive,
du poivre et du sel ; retournez-la de 6 heures en 6
heures ; faites ensuite chauffer votre beurre et met-
tez dans ce beurre la rouelle avec un oignon piqué
de deux clous de girofle, de la cannelle, une feuille
de laurier, et un jarret ou un pied de veau. Faites
cuire le tout entre deux feux ; retournez-le une fois
dans l'espace d'une heure ; une heure après, met-
tez-y un pochon de bouillon.

Comme pour soi. — Monsieur X adore son
chien : « J'en prends soin comme de moi-même »,
disait-il dernièrement ; je le lave tous les mois ».

Prévoyance. — Un médecin de campagne
allait visiter un malade. Il prit un fusil pour
chasser en chemin. Un paysan le rencontra et
lui dit :

— Où allez-vous comme ça ?

— Voir un malade.

— Avez-vous peur de le manquer ?

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

L'HOMME SAUVAGE 1

Je l'ai connu, moi aussi, le père Guintz, le plu
joyal des Vaudois, le Diogène du lac, le philosophe
du Château des Vagues et de la Villa des Orties.
J'ai encore dans l'oreille son rire de crécelle et au
fond de ma mémoire quelques-unes de ses réparties
et de ses bonnes histoires.

J'ai vu le père Guintz saigner son dernier cochon
au bout de la rue du Pré, devant la petite fontaine
vis-à-vis de l'ancien bureau de la *Gazette*. C'est
sous le goulot de cette fontaine que le père Fehr
éditeur et rédacteur de la dite *Gazette*, douchait
sa tête carrée d'Argovien pour en faire sortir le
vapeurs d'un vin trop capiteux pompé la veille au
café Morand.

Le père Guintz était le premier tueur de cochon
du monde. Il fallait le voir opérer, le couteau entre
les dents, les manches de sa chemise retroussées
sur ses bras poilus, devant le trébuchet sur lequel
était couchée et liée la victime ; d'un coup rapide
il tranchait la gorge de l'animal qui tremblait et
criait comme un innocent qu'on immole. Et le
ménager s'empresait autour de lui pour recueillir
dans des pots et des baquets le sang qui giclait
à flots ; et les gamins, groupés pour assister à « la
boucherie » s'amusaient des dernières convulsions
du pauvre cochon.

Guintz n'était pas un vulgaire boucher mais un
sacrificateur. Son métier était un sacerdoce. Quand
les Allemands, envahissant de plus en plus la Suisse
française, infestèrent le canton de Vaud et tuèrent
des porcs pour le prix dérisoire de septante-cin-
centimes, le père Guintz, dégoûté, ne voulut plu
tuer et se fit coupeur de bois. Et pourtant c'était
lui qui tuait depuis trente ans les cochons pou
l'hôpital cantonal, pour l'Hôtel Gibbon et Beau
Rivage, pour le directeur de la banque cantonale
pour M. de Sévery et pour le président du Conseil
d'Etat.

Il disait, résigné : « Je ne leur fais plus de sau-
cisses, je leur fais du bois ; je chauffe la présidente
du Conseil... »

Quant Guintz coupait du bois devant une maison
il se formait bientôt autour de lui un cercle de
curieux et d'amis ; on aimait ce philosophe de
ruisseau qui se moquait si librement des niais et
savait, par des mystifications joyeuses, duper le
malins. Le soir, on colportait ses bons mots dans
les familles et les cafés et ils se répandaient dans
les campagnes.

Avec son bonnet relevé sur le front, sa maigre
figure, ses yeux malicieux, son nez recourbé et
bec d'oiseau, et le sourire railleur de ses lèvres
minces, encadrées dans une moustache et une
barbe grisonnante, il avait une physionomie origi-
nale qu'on n'oubliait plus. C'était un véritable apô-
tre qui complétait la galerie d'originaux de l'ancienne
génération :

François Secretan, surnommé Fanfani, juge de
paix de Lausanne, qui faisait ses vendanges lui-
même, portant sa « brante » jusqu'à son pressoir
de la Cité ; Fauquez, le bon socialiste appelé Mim
qui s'était laissé extorquer 35,000 fr. par un Parisien
pour fonder un journal humanitaire à Vevey ; Pi-
goud, le beau colonel, le « pépin » des vieilles dames
et des jeunes demoiselles ; le baron Fehr qui
signait la *Gazette* et qui avait gagné son titre de
baron dans une loterie d'outre-Rhin ; le couvreur
Baudin qui, un jour, ayant dégringolé d'un toit
étant tombé dans la hotte d'un paysan qui passait
demanda à la dame compatissante accourue lui
offrir un verre d'eau : « De quel étage faudrait-
il tomber, chère et bonne dame, pour que vous m'en
donniez un verre de vin ? »

Sentant la vieillesse venir, dégoûté du « progrès »
qui bouleversait Lausanne et irrité contre ces pa-
sons d'Allemands qui gâtaient le métier, le père
Guintz se retira, comme Diogène en son tonneau
dans une cabane misérable, au bord du lac, à
côté de Renens.

« Les Allemands, disait-il, sont aujourd'hui plus
tout les maîtres ! Je m'en vais. Quelle race pro-
frique et dévastatrice ! Quand Christophe Colomb

1 Notre concitoyen Victor Tissot vient de réunir en
volume du *Roman vaudois* (60 cent. Pavy et Cie éditeur)
et sous le titre de : *Les Cygnes du lac*. Voir des nou-
velles et des récits qui datent de sa jeunesse et qui se passent
dans la Gruyère et le canton de Vaud. C'est à ce recueil
intéressant que nous empruntons *L'homme sauvage*.

découvrit l'Amérique, savez-vous les individus que les passagers de son navire rencontrèrent les premiers en débarquant ? Des Allemands ! Oui, des Allemands qui venaient avec une musique lui demander de la choucroute et des saucisses ».

La dernière fois que je vis le père Guintz, il commençait à se plaindre de ses rhumatismes.

Il avait cependant conservé son inépuisable gaité. Les quelques dettes qu'il avait ne l'empêchaient pas de rire. Il répondait à ses créanciers : « Mêlez-vous de vos dettes et moi des miennes. »

Nous étions allés le voir, quelques amis et moi, par un beau dimanche ensoleillé de juillet. Un peu de bise soufflait. Le lac était agité de petites vagues d'argent aux reflets nacrés. Des mouettes volaient, heureuses, leurs ailes en faucilles, et plongeaient en pêchant parfois un poisson blanc.

On était heureux de vivre dans ce beau et large paysage de la campagne vaudoise, et le père Guintz était encore de meilleure humeur que d'habitude.

J'avais apporté une vieille bouteille de Dézaley, — une de ces bonnes et fines bouteilles devant lesquelles tout Vaudois digne de ce nom, sent battre son cœur comme devant une belle fille.

— Bigre, s'écria le père Guintz, voici une donzelle qui mérite d'être caressée !

Et il fit claquer sa langue en reluquant la bouteille de ses petits yeux malins. Puis il ajouta :

— Dire qu'il y a des « docteurs » qui voudraient arracher la vigne pour « planter » des camomilles ! Si ceux qui nous défendent de glorifier le Seigneur en buvant le jus sacré de la vigne savaient seulement tout ce qu'il y a dans une bouteille de bon vieux vin ? Il y a de la chaleur, du feu, du soleil, de la vie et de la jeunesse pour les pauvres bougres et, il a, pour tous, les sourires du ciel, frères du rire de la terre. Un verre de bon vin vous reconforte l'âme et le cœur bien mieux qu'un sermon... A votre santé mes chers frères !

Il vida son verre lentement, en dégustateur, puis il reprit :

— A la vôtre !

Et il nous dit :

— A propos de « docteur », savez-vous que j'ai trouvé un remède contre les engelures ? Vous ne le connaissez pas ? — Non ! — C'est le docteur Combe, l'homme des bonnes pâtes hygiéniques et économiques qui me l'a indiqué : il faut tenir et soir se frotter les pieds avec du fumier de vélocipèdes...

Le Dézaley déliait la langue du vieux philosophe. Il nous narra toute la chronique scandaleuse d'un temps où l'on savait s'amuser, et nous conta des histoires très drôles, comme celle-ci par exemple qui diffère des autres, car elle est édifiante et morale, puisque le vice y est cruellement puni :

Un matin, en 1872, le gros banquier Bugnon — que Dieu ait son âme ! — était assis dans son bureau, seul, et sur sa bonne grosse face plate et réjouie, se traduisaient les sensations délicieuses du printemps et la sensation de se sentir en florissante santé et d'entasser facilement et sans peine des piles d'écus. Son triple menton fraîchement rasé reposait sur le nœud impeccable de sa cravate blanche, entre les deux pointes rigides de son faux-col. Il venait de lire dans la *Gazette* un premier-Lausanne qui l'avait ravi : c'était le cent cinquantième article de M. Richard sur l'octroi de Genève, avec la mention : *à suivre*.

Il avait pris sa tabatière d'argent, et au moment où il allait en extraire une prise de délicieux tabac Grégoire, on frappa à la porte. Il huma voluptueusement sa prise, puis il répondit : « Entrez ! »

L'huis tourna sans bruit sur ses gonds et livra passage à un paysan endimanché encore à l'ancienne mode. Il portait un chapeau haut de forme aux bords relevés et aux poils longs et luisants, un habit de milaine, un gilet à fleurs, un pantalon à pont, et, sous son bras gauche, un énorme parapluie de coton bleu. La langue légèrement embarrassée et flageolant sur ses hautes jambes, il dit au banquier :

— Bonjour, Monsieur le banquier.

— Bonjour, que désirez-vous ?

— C'est moi qui suis l'héritier.

— Ah ! vous venez pour la succession Pache ?

— Oui, j'ai lu l'article que vous avez fait mettre sur les journaux invitant les héritiers à se présenter chez vous. Je suis le cousin de Pache. Quand il est parti pour l'Amérique il avait encore d'autres parents, mais ils sont tous défunts, et c'est moi le seul restant.

Le banquier prit derrière lui, dans un casier étiqueté de la lettre P, un dossier qu'il se mit à feuilleter. Puis il dit au paysan :

— Avez-vous des pièces ?

— Oui, M. le banquier, je vous apporte mes titres de famille, comme vous l'avez demandé dans l'annonce.

Le banquier reçut les papiers que lui tendait Pache, les examina attentivement et lui répondit :

— C'est en règle, l'héritage vous revient.

— Y a-t-il beaucoup à ramasser ?

— Oh ! répondit le banquier, la somme est assez rondelette, j'aurai à vous verser vingt-deux mille francs.

Un éclair de joie illumina la figure du paysan qui, pour le coup, se sentit à moitié dégrisé, car il avait l'habitude de boire dès le matin, et à midi déjà, ce jour-là, il était si saoul, qu'on lui avait volé son âne entre la Caroline et la route Neuve.

Le Banquier ajouta :

— Comme je vois que vous êtes en train de faire ribotte, si je vous donnais immédiatement les 22,000 francs, vous iriez d'auberge en auberge, payer à boire à tout le monde ; je ne vous donnerai donc cette somme que lorsque vous vous présenterez chez moi en homme bien d'aplomb et de bonnes mœurs ; ce qui n'est pas le cas en ce moment....

Pache, la mine désolee, s'exclama :

— Chârette ! c'est bien la peine de faire un héritage si on ne me donne rien !

— Si, je vous donnerai quelque chose, répartit le banquier, combien désirez-vous ?

Le paysan, s'appuyant sur le manche de son parapluie, répondit :

— Il me faut au moins soixante pièces.

— Tenez, fit le banquier, voici vos 300 francs, et je vous conseille de rentrer tout de suite chez vous si vous ne voulez pas vous les faire voler.

Pache signa le reçu d'une main mal assurée, et, faisant, un effort suprême pour se tenir bien droit, il prit congé du banquier.

Il avait l'ivresse douce et bonne. Ne tenant aucun compte de la paternelle recommandation du banquier, il alla tout droit au Café Morand, où se réunissaient alors les conseillers d'Etat, les députés, les fonctionnaires. C'était le grand café politique du canton, le café influent, le lieu des réunions des grosses nuques et des gros ventres. Pache se sentant riche, n'hésita pas à franchir le seuil du café du gouvernement. Il raconta que c'était lui l'héritier recherché dans les gazettes, et il paya à boire à tout le monde, il régala toute la première salle, celle où se tenaient les clients de moindre importance, le menu fretin d'ambitions et d'intrigants, les poissons qui suivent les grands brochets dans leur orgueilleux sillage. Et il s'offrit un souper d'un demi-louis et finit par prendre une de ces cuites qui rend un homme incapable de distinguer ses doigts de sa main.

(A suivre.)

Le Roman romand. (60 cent.) — Mettre à la portée de toutes les bourses dans des volumes agréables à lire, les chefs-d'œuvre des plus célèbres écrivains romands, tel est le but du *Roman romand*. Chaque numéro, du prix de 60 ct. net, contient la matière d'un grand romand complet.

Parus : No 1, Auguste Bachelin : La Carrochonne, La Marquise. — No 2, Philippe Monnier : Nouvelles. — No 3, Edouard Rod : Scènes de la vie suisse. — No 4, Louis Favre : Jean des Paniers. — No 5, Alfred Ceresole : Le journal de Jean-Louis. — No 6, T. Combe : Le mari de Jonquille. — No 7, Bne de Montolieu : Les Châteaux suisses. — No 8, Dr Chatelain : Connais-ça. — No 9, Marc Monnier : Quatre histoires. — No 10, Edouard Rod : Nouvelles romandes. — No 11, Eugène Ritter : Jean-Jacques et le Pays romand (numéro spécial). — No 12, T. Combe : Village de Dames. — No 13, Berthe Vadier : La comtesse de Löwenstein. — No 14, Oscar Huguenin : Les aventures de Jacques Gribolet. — No 15, Adolphe Ribaux : Le Rameau d'olivier. — No 16, Virgile Rossel : Blanche Leu. — No 17, Pierre Sciobéret : Marie la tresseuse. — No 18, Samuel Cornut : La Trompette de Marengo. — No 19, Victor Tissot : Les Cygne au Lac Noir.

Pour paraître prochainement : No 20, Henri Warnery : La Viole d'amour. — No 21, Le Chevrier de Praz de Fort.

La Patrie suisse. — Le no 613 de la *Patrie suisse*, qui porte la date du 21 mars 1917, nous apporte un beau portrait du regretté Albert Bonnard, puis les portraits de M. Déjerine, de M. Hirschi, le carabinier sculpteur. Il nous montre dans des tranchées de neige, entre Ballaigues et Lignerolle, un autobus de l'Auto-Transport de la vallée de l'Orbe. Voici des vues du superbe crématoire de Zurich ; des scènes de la mobilisation à Tavannes ; une cérémonie à l'Eglise russe de Genève ; un article, qu'illustrent des reproductions des projets primés, est consacré au récent concours de la « Maison vaudoise », organisé à Lausanne par la Société d'art public.

Recommandation. — L'administration d'un établissement hospitalier, reçut un jour de la part d'un jeune homme une demande d'emploi où il disait entre autre :

« J'ai soigné depuis deux ans un vieux Monsieur et enfin il en est mort. » — J. P.

A l'examen. — L'expert (à un élève de 14 ans) : Dis-moi, mon petit ami, peux-tu me dire quel est, exactement, le prix du lait ?

— Oui, M'sieur.

— Combien ?

— Vingt-huit centimes le litre.

— Très bien. Et quel est cours du mark ?

— Le cours du mark ?... Huitante francs !

— Fort bien. Et, maintenant, peux-tu encore m'indiquer quand finira la guerre ?

— La guerre ?... Oh ! bien, M'sieu, elle finira quand le lait sera à huitante centimes et le mark à vingt-huit francs.

Le charlatan. — C'était à la foire, un charlatan vendait une brochure. Après avoir crié que chacun y trouverait son compte, qu'elle renfermait des recettes pour les cuisinières, des contes pour les grands-mères, des conseils pour les agriculteurs, il ajoute :

« Il y a même une page blanche..... pour ceux qui ne savent pas lire. »

Au village. — Un brave paysan demandait à son syndic :

— Si je place de l'argent à la Caisse d'Eparagne, quand est-ce que je pourrai le retirer ?

Et celui-ci de lui répondre d'un air important :

— Mais quand vous voudrez. Ainsi vous versez votre argent aujourd'hui vous pouvez le retirer..... demain, en avertissant 15 jours à l'avance.

A table d'hôte. — Aimez-vous l'archéologie, Madame ?

— Oui, monsieur, beaucoup ; mais je n'ai plus faim et je n'en prendrai pas. G. B.

Grand Théâtre. — Spectacles du samedi 31 mars au mardi 3 avril.

Samedi 31 mars, dimanche 1^{er}, lundi 2, mardi 3 avril, à 8 h. 15, au bénéfice des Artistes de Comédie : *Conformément à nos plans* ! Revue annuelle en 4 actes de Paul Tapie et Hayward.

Le 12 avril : *Ouverture de la Saison d'opérette*.

Comédie (Kursaal). — Prochains spectacles : La Direction annonce pour aujourd'hui samedi 31 mars, dimanche 1^{er} avril en matinée et en soirée, jeudi 5 avril, 4 représentations du : *Marquis de Priola*, la belle et émouvante pièce de Henri Lavedan.

Le spectacle commencera par : *Une visite de Noce*, une délicieuse comédie en un acte de Alex. Dumas fils.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.

Albert DUPUIS, successeur.